

## CLINIQUE DE L'ACTE ET PRECARITE SYMBOLIQUE.

Par B. Porcheret

Mon titre c'est « Clinique de l'acte et précarité symbolique », c'est vers cela que je me suis orienté. Dans clinique de l'acte et précarité symbolique il y a deux termes : d'abord clinique de l'acte et puis précarité symbolique. On s'attachera à ça. Quant à notre perspective ce sera l'acte comme une réponse à ce qui se défait et une politique du symptôme comme issue. L'acte vient répondre à ce qui se défait, et bien sûr l'orientation qu'on peut se donner c'est une politique du symptôme.

Je vais donner quelques éléments assez généraux que vous connaissez déjà sans doute, et je vais aussi parler un peu de l'inhibition parce que l'un des cas cliniques de présentation de malades dont je vais parler c'est quelqu'un qui va sortir de son inhibition pour, tel le cheval de Troie, faire sa rentrée. Educateurs, soignants, psychothérapeutes, sont quotidiennement confrontés à l'inhibition et aux actes les plus divers. Les psychanalystes qui, eux aussi, y ont à faire dans leur pratique peuvent contribuer à éclairer la structure foncière de l'acte, mais aussi bien de l'inhibition.

Juste un petit rappel freudien.

Très tôt dans son oeuvre, Freud fait une large place aux actes manqués qu'il introduit comme formations de l'inconscient. Comme pour les lapsus, les rêves, les symptômes, les oublis, une parole ou une intention est refoulée et fait retour dans le symbolique par déplacement ou substitution signifiante. Comme eux, l'acte manqué est donc interprétable. Plus tard, Freud va définir l'inhibition comme une limitation des fonctions du moi pour éviter l'angoisse. Elle porte sur le mouvement, l'obsessionnel en témoigne. Il hésite, il diffère, il subordonne l'action à la pensée et au doute dont il ne sort que par la précipitation dans l'acte. Ici l'acte est clairement antinomique de la pensée et peut être différencié de l'action qui, elle, est supportée par un calcul, un raisonnement. L'acte, fondamentalement, est une transgression, il est un passage au-delà.

Lacan, pour sa part, souligne à plusieurs reprises deux dimensions de l'acte, dans deux cas célèbres de Freud : Dora et la jeune homosexuelle. Il fait du comportement visible et paradoxal de Dora vis à vis de M. et Mme K., les amis de ses parents, un acting out, mais quand Dora donne une gifle à M. K. sur le bord du lac, il en fait un passage à l'acte. Quand il parle de la jeune homosexuelle il nous dit que lorsque, défiant son père, elle se montre à lui au bras d'une demi-mondaine, c'est un acting out, mais quand elle se jette du pont, c'est un passage à l'acte. L'acting out est adressé à l'Autre, c'est une monstration sur la scène de l'Autre, le passage à l'acte se passe de l'Autre, c'est un court-circuit de l'Autre, il est sans adresse. C'est ce qui a été longuement évoqué dans tous les cas cliniques que nous avons évoqué ce matin.

L'acte suicidaire, comme le dit J.-A. Miller, est au coeur de la réflexion de Lacan. En témoigne le séminaire X. Soit il est appelé à l'Autre, et sauf maladresse, il est manqué. Soit il est séparation de l'Autre et il est réussi, même lorsqu'il rate. Le sujet se réalise comme objet qui choit. Le passage à l'acte dans la mélancolie le démontre, le sujet prend sur lui la faute de l'Autre, il l'incarne. Dans le passage à l'acte criminel du paranoïaque, à l'inverse, le sujet localise la faute dans l'Autre, il rend l'Autre responsable de ce qui lui est insupportable. La tension extrême qu'il entretient dans la relation avec son semblable est une relation de vie ou de mort ; elle est exemplaire de ce fait inouï que la tendance suicidaire est au coeur de l'homme. Lacan évoque dans le stade du miroir la tendance suicide.

Cette réalisation peut se rencontrer dans toutes les structures cliniques et désigne la valeur essentielle de l'acte : un passage hors de l'ensemble symbolique qui donne ses coordonnées au sujet. Ainsi l'acte est-il fondamentalement corrélé à la pulsion de mort. Ce qu'il vise au coeur de l'être c'est la jouissance ; il y a un franchissement au-delà du principe de plaisir et au-delà de la représentation par le signifiant. Par l'acte, le sujet rejoint ce qui lui est à la fois le plus intime et le plus étranger. Si l'acte prend ses coordonnées dans le signifiant, il est en revanche supporté par un

mécanisme forclusif, d'où la certitude qu'il emporte. L'acte proprement dit est rejet de l'inconscient. Il y a une inscription dans le réel et la valeur véritable de l'acte réside dans l'effet de retour sur le sujet. L'acte qui rompt avec ses coordonnées symboliques provoque, du même coup, une mutation fondamentale du sujet. C'est ce que la cure psychanalytique met en lumière et nous enseigne : pas d'analyse sans acte analytique qui vienne contrer l'interprétation infinie du sujet, court-circuiter les méandres de l'inconscient et propulser le sujet vers la particularité hors signifiant de son mode de jouir. L'acte est au cœur de l'expérience analytique.

Pas d'analyse sans acte analytique qui vienne contrer l'interprétation infinie du sujet. L'inconscient ça interprète sans arrêt, on peut délirer à l'infini sur un divan. Heureusement il faut un analyste, en chair et en os, et en position d'analyste, pour court-circuiter les méandres de l'inconscient et propulser le sujet vers la particularité de son mode de jouir, ce qui est hors signifiant au sujet, ce qui n'est pas représentable.

Ce sont les coordonnées générales concernant si je puis dire la clinique de l'acte. Avec le séminaire X, le séminaire sur l'angoisse, il y a un saut dans l'enseignement de Lacan qui est tout à fait important et qui permet de dire ce que je viens de vous dire. C'est que Lacan qui utilisait déjà l'objet petit a, mais comme imaginaire, lui donne, à ce moment-là de son enseignement, un statut autre, un statut de réel. Il en fait un résidu de l'opération signifiante, un reste de l'opération symbolique, quelque chose d'irreprésentable et qui est particulier au sujet. Une conférence tout à fait intéressante est parue dans la collection « Les paradoxes de Lacan ». C'est la première séance d'un séminaire qui n'a pas eu lieu, « Des Noms-du-Père », au pluriel – c'est ainsi que J.-A. Miller a transcrit le titre. Dans cette conférence, Lacan montre bien la rupture qu'il peut y avoir avec la psychologie positiviste, laquelle part du fait que tout fait est intelligible et qu'il n'y a de rapport qu'entre l'intelligence et l'intelligible. Si devant quelque chose qui fait énigme pour le sujet, qu'il ne comprend pas, si l'on part du principe que le fait est intelligible, alors on conclut soit que le sujet n'est pas assez intelligent, soit qu'il n'a pas assez de connaissances pour comprendre, déchiffrer le fait intelligible. Ça, c'est la psychologie positiviste, et c'est comme ça qu'on embauche des cases !

Le fait est toujours intelligible, c'est, au fond, la perspective hégélienne dont Lacan s'est beaucoup servi. Faire de l'universel avec du particulier, résorber le particulier dans l'universel. Dans le séminaire X, il fait rupture avec Hegel à partir de Kierkegaard qui dit oui, Hegel, c'est tout à fait formidable, mais l'angoisse ? Avec un certain humour, dans cette conférence Lacan articule toutes ces données et nous dit que le Nom-du-Père, la métaphore paternelle c'est du côté de l'universel. Le signifiant n'appartient à personne et à tout le monde. A partir du séminaire X, à partir du moment où tout n'est pas métaphorisable, qu'il y a un reste, un résidu symbolique, il y a du particulier. C'est ce qui conduit Lacan à revisiter la question de l'acte à partir de l'objet petit a. Dans ce séminaire, Lacan va parler bien sûr du symptôme, mais aussi de l'acting out, du passage à l'acte. Il va d'ailleurs terminer par le passage à l'acte du mélancolique et, aussi bien, par l'élation maniaque, là où, sur le mode du coq à l'âne, le signifiant fonctionne tout seul, n'étant plus lesté par l'objet petit a.

Une autre référence du séminaire sur l'angoisse, et on l'a un peu évoqué ce matin, c'est le monde. Lacan évoque le monde, la scène, et la scène sur la scène à propos d'Hamlet. La scène, c'est la scène de l'Autre, le grand Autre structure une scène, Lacan y rajoute cette dimension hors signifiant qui est celle du désir, et il évoque ça sous le nom de la scène sur la scène. Cette question de la scène, j'ai envie de m'en servir car quand on reçoit, en institution ou en cabinet, mais un cabinet est une institution, quand on reçoit un sujet, il vous parle. Le fait de le recevoir et de l'écouter, en fait c'est lui dire oui. Ce dire oui, c'est le vrai cadre, le reste, au fond, est accessoire. Oui, une rencontre transférentielle est possible. Il y a une scène transférentielle où le sujet va amener ce qui fait symptôme pour lui, et qui, bien sûr, préexistait à la rencontre qu'on a avec lui et qu'il a dans sa rencontre avec l'Autre. La zone d'intersection entre le sujet et l'Autre, c'est là où se situe le symptôme. Il faut savoir être responsable du oui qu'on donne. Si un transfert s'établit, cette intersection entre le sujet et l'Autre va se produire. Le sujet va, si je puis dire, amener ses "emmerdes" avec lui, et il va falloir travailler avec ça. A partir du séminaire X, il y a une orientation tout à fait intéressante puisqu'on peut percevoir la responsabilité que l'on prend à dire

oui à une sujet qui amènera ce qui lui est insupportable, ce qui peut se présenter sous forme de troubles du comportement ou de symptôme aussi bien, et dont on est l'adresse.

Nous avons parlé tout à l'heure de cet espace linguistique dans lequel il faut savoir entrer en essayant de permettre une circulation du signifiant mais sans dire oui à une jouissance destructrice et morbide.

Le deuxième point, la précarité symbolique.

Je vais aborder, dans un premier temps, l'impossible à supporter, puis j'évoquerai la montée au zénith social de l'objet a et ses conséquences.

Sur l'impossible à supporter, je fais référence à une expression de Lacan qui définit la clinique analytique comme le réel comme l'impossible à supporter (Ornicar n° 9, Ouverture de la section clinique, 1977). Lorsqu'on assiste à des présentations de malades on prend la mesure de comment chaque patient, dans la rencontre avec un psychanalyste, essaye de se débrouiller avec cet impossible, comment il invente ses solutions pour ça. C'est en ça d'ailleurs que la clinique psychanalytique est si passionnante, car c'est toujours nouveau. Loin des protocoles et des standards, à chaque fois on apprend quelque chose de tout à fait étonnant.

Le réel comme impossible à supporter, et les structures cliniques comme autant de modes de défense contre ce réel. J.-A. Miller le reprend dans une intervention, publiée dans la Cause freudienne n° 23 sous le titre de « Clinique ironique ».

La névrose, par exemple, est la structure clinique où la défense s'appelle le désir ; l'Autre a un statut de fiction et de supposition, le névrosé veut le faire exister en l'aimant, faire exister l'Autre au prix de s'effacer devant l'objet. Dans le transfert, le sujet remet la charge de l'objet a à l'Autre. Au départ d'une analyse, de remettre cet inassimilable aux mains de l'Autre, un allègement se produit, qui ne dure pas longtemps. Et du même coup d'ailleurs, l'objet a est perdu et s'installe la demande au coeur de la névrose.

Dans la psychose, la paranoïa par exemple, l'Autre existe, il est réel, il est même gourmand de l'objet a. Ici le désir de l'Autre est dans le réel, il y a un échec de la métaphore paternelle, il y a une volonté de jouissance sans limites : elle m'aime, elle me veut pour jouir, érotomanie mortifère. Le schizophrène, lui, est le cas limite où le sujet apparaît sans défense devant l'impossible à supporter. Pourquoi clinique ironique ? Parce que le schizophrène, de sa place, où tout est réel pour lui, dénonce le semblant de tout discours. Tout ça ne mord pas sur le réel. Une patiente, Rébecca, alors qu'elle avait eu enfin son mémoire de fin d'études, de haute lutte, me dit juste après : « pourquoi ne m'avoir pas dit que tout ça est un leurre ». C'est ça l'ironie du schizophrène, c'est pas l'humour, ça va contre l'Autre.

Deuxième point la notion de traumatisme, c'est un néologisme de Lacan, on peut tous jouer sur le cristal de la langue et inventer des mots. Qu'est-ce que ça désigne le traumatisme ? Ça désigne la vraie valeur du traumatisme. Il y a un trou dans le langage, un manque de savoir de l'Autre sur la jouissance sexuelle du sujet. Il y a une formule qui dit ça : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Une autre formule peut le dire : « il n'y a pas de logiciel sexuel », pas de programme sexuel, chacun a à se débrouiller. Ce trou du symbolique est voilé par le père imaginaire. Ce voile tombe dans le hasard de la rencontre avec l'impossible, c'est un réel qui nous tombe dessus. La sexualité est toujours traumatisante, et le discours fait toujours défaut pour dire la jouissance. C'est finalement l'entrée dans le langage qui est traumatique. Le sujet fait l'expérience du manque de signifiant. Jean Gabin avait une très belle chanson, c'était plutôt un texte qu'il disait, qui se terminait par cette phrase qu'il fredonnait : « Au soir de ma vie, il y a une chose que je sais, c'est que je ne saurais jamais ». Devant ce trou, le fantasme vient en réponse à ce trauma produit par le langage. Le fantasme tente d'inscrire l'inassimilable, la jouissance dans l'Autre. C'est pourquoi quand ça se

déchire, ça fait mal. Le fantasme vient recouvrir le réel du traumatisme tout en étant son tenant lieu.

Lacan, dans son séminaire XVII, essaie d'articuler, dans les quatre discours, quatre termes : le S1, le signifiant-maître, le S2 du côté du savoir, le \$, le sujet divisé et le a, ce reste inassimilable, ce qui est au-delà de l'oedipe, de la métaphore paternelle. Ces discours ne sont rien d'autre que l'articulation signifiante où la parole viendra ensuite se loger. A l'intérieur de la formalisation du discours se rencontre un élément d'impossibilité. C'est un fait de structure. Il y a un impossible de structure à sa base. Je cite Lacan : « Le réel, c'est l'impossible, non pas au titre de simple butée contre quoi nous nous nous cognons le front, mais de butée logique de ce qui du symbolique s'énonce comme impossible, et c'est de là que le réel surgit. D'ailleurs, la vérité, dit-il, cela s'éprouve, cela s'éprouve, cela ne veut pas dire du tout, pour autant, qu'elle en connaît plus du réel. » Il y a l'impossibilité à « démontrer vrai le registre d'une articulation symbolique et c'est là que le réel se place si le réel se définit de l'impossible ». C'est ce qui permet à Lacan, dans son séminaire XVII de « nous faire toucher du doigt pourquoi gouverner, éduquer, analyser et pourquoi pas, dit-il, faire désirer, (...) sont des opérations qui sont, à proprement parler, impossibles ». Mettre le désir sous contrat, par exemple. Ce sont des opérations impossibles car l'impossible se situe dans l'articulation signifiante, dans toute articulation de discours elle-même. Et puis sur la ligne inférieure, il y a cette double barre qu'il désigne de l'impuissance. « La vérité, la chère petite soeur de l'impuissance » Il y a un contraste entre la première ligne où la relation est toujours impossible et la deuxième ligne où il y a quelque chose qui obture. La production, a, ce qui est produit comme reste hors symbolique, comme plus-de-jouir, n'a aucun rapport au fond avec la vérité. C'est bien ce qui nous embête tous. Il y a une discordance. Ce à quoi nous avons à faire est quelque chose qui nous est le plus étranger et le plus intime à la fois, le plus extime. Ce plus-de-jouir, ce a, on ne sait pas quoi en faire. Il y a toujours un écart entre l'idéal, c'est-à-dire les S1, les signifiants idéaux, les discours de maîtrise que l'on peut tenir et la jouissance dont je vous disais qu'elle est du côté de l'échec, du ratage, de l'opaque, de ce qui n'est aucunement transparent, de ce qui ne peut pas se comptabiliser, de ce qui ne peut pas s'évaluer, pourrait-on dire pour répondre aux évaluateurs. Petit a ne peut pas s'évaluer, ne peut pas se comptabiliser contrairement au souhait du maître moderne. Quelque chose a changé dans le discours du maître. Lacan le dit page 207 du séminaire XVII. L'impuissance de la jonction entre la vérité et le plus-de-jouir, la double barre, « elle est vidée », c'est ainsi que Lacan le dit. Effectivement, c'est là forcément qu'on arrive au plus vite à se demander ce qui a pu changer.

Je vais vous dire quelques mots sur le Nom-du-Père. Au fond, ce qui anime Lacan est éclairé par la lecture qu'en fait J.-A. Miller dans un article intitulé « Le séminaire inexistant », ce séminaire que Lacan n'a pas fait. Il faut distinguer le Nom-du-Père comme élément du Nom-du-Père comme fonction. Le Nom-du-Père comme fonction métaphorise le désir de la mère, et d'ailleurs, ça fait croire que la jouissance est annulée. Il y avait une jolie allégorie de J.-A. Miller dans des Journées de l'Ecole consacrées à l'au-delà de l'Oedipe : on croyait que tout de la jouissance était contenu dans le tombeau sur lequel il y avait un phallus, que le père avait tout traité de la jouissance. Ce qu'on ne savait et dont on s'est aperçu bien sûr, à nos dépens bien sûr, c'est que le tombeau fuyait. C'est que la bassine sous la pierre tombale où il y avait le phallus fuit, et la jouissance rigole. Et il faut faire avec ça. Longtemps on a pensé que la métaphore paternelle réglait tout. Mais, en fait, la jouissance est conservée, elle est conservée dans son tombeau. Voilà pour le Nom-du-Père comme fonction. Mais il y a aussi le Nom-du-Père comme élément de la théorie des noms propres. C'est-à-dire que ça ne signifie rien du tout, c'est un signifiant égal à lui-même qui ne renvoie à aucun autre signifiant. Il vient occuper la place laissée par l'absence du signifiant de cet Autre qui est manquant. Si le nom propre désigne le sujet comme sujet mort, c'est le nom sur la tombe. Ce que fait remarquer J.-A. Miller, quand on utilise un nom propre, ce qu'on ne sait pas s'il est mort ou s'il est vivant, et, dit-il, les vrais noms propres dans la clinique, ce sont ceux qui incluent pour un sujet son objet a, c'est-à-dire son mode particulier de jouissance. L'homme aux rats, l'homme aux loups, ce sont des noms de jouissance des cas cliniques freudiens. Les vrais noms propres sont des noms de jouissance. Très modestement, il en est de même pour des cas dont j'ai parlé : l'homme à la pipe, l'homme de cristal, sont des noms de jouissance, des noms que

les patients se sont donnés. Ce sont leurs véritables noms propres. Le Nom-du-Père c'est du semblant, la forclusion du Nom-du-Père fait dire qu'il n'y a pas de semblant du Nom-du-Père. C'est bien dans la mesure où le père est impossible pour un sujet qu'il rencontre le père réel. Dans la psychose où le père se présente comme réel dans la mesure où c'est l'échec du semblant. Il y a du père dans la psychose, simplement il est dans le réel, c'est le semblant du père qu'il n'y a pas. Nommer c'est établir pour un sujet une agrafe entre le sens et le réel. Lacan dira un jour le sinthome pour un sujet c'est cette agrafe unique du sens et du réel. Ce qu'il a de plus réel.

« La montée au zénith social de l'objet a », cette expression de Lacan se trouve dans « Radiophonie », page 414 des Autres Ecrits. Deux points sont évoqués par Lacan dans le séminaire XXI, Les non dupes errent. Ça joue sur le cristal de la langue, toujours. C'est un séminaire qui se trouve entre Encore et R.S.I C'est un moment tout à fait important où Lacan revisite totalement son élaboration théorique pour aller vers, si je puis dire, une réélaboration de sa théorie à partir de la psychose. Dans la séance du 19 mars 1974, il a cette phrase : « Il y a quelque chose dont je voudrais désigner l'incidence, parce que c'est le biais d'un moment que nous vivons dans l'histoire. Il y a une histoire quoique ce ne soit pas celle que l'on croit. Ce que nous vivons est très précisément ceci que, curieusement, la perte, la perte de ce qui se supporterait de la dimension de l'amour, si c'est bien celle non pas que je dis, je peux la dire à ce Nom-du-Père, à ce Nom-du-Père se substitue une fonction qui n'est autre que celle du nommé-à. Etre nommé-à quelque chose voilà ce qui point dans un ordre qui se trouve effectivement se substituer à celui du Nom-du-Père ». Il y a une substitution : nommé-à sur Nom-du-Père. Il indique un deuxième point : la mère suffit largement à l'opération du nommé-à. Un troisième point : être nommé-à est aujourd'hui préféré au Nom-du-Père, et un quatrième : « Il est tout à fait étrange que le social prenne là une prévalence de noeud et qu'il fait la trame de tant d'existences. C'est qu'il détient le pouvoir du nommé-à au point qu'après tout s'en restitue un ordre, un ordre qui est de fer. Qu'est-ce que cette trace désigne comme retour du Nom-du-Père dans le réel en tant précisément que le Nom-du-Père est verworfen, forclus, rejeté et qu'à ce titre il désigne si cette forclusion dont j'ai dit qu'elle est au principe de la folie même » Ce qu'il indique c'est que le social restitue un ordre de fer de détenir le pouvoir de nommé-à, « Il en est d'autant plus despotique, il s'agit d'une assignation qui substitue de l'agir à l'ordre du manque-à-être, c'est-à-dire du désir. » Le premier point, la forclusion de la castration, correspond à une la suture de l'inconscient dont Lacan dit qu'elle est liée à l'évolution de la civilisation. La perte de la dimension de l'amour est évoquée dans le Savoir du psychanalyste en 1972 : « Tout ordre, tout discours qui s'apparente au capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons tout simplement les choses de l'amour ». Donc, forclusion de la castration, il y a une métaphore nommé-à au Nom-du-Père, et il y a une autre métaphore qui est indiquée par J.-A. Miller: le savoir se substitue au sens. La science ruine le sens. Elle réduit tout à un savoir en petites lettres, c'est-à-dire qu'elle élimine le produit du sens. Il y a la tendance exponentielle à un remplacement du sens par un savoir intégral. D'où d'ailleurs la généralisation chez nos sujets modernes d'un « ça ne veut rien dire », ça n'a pas de sens. C'est l'abolition de la valeur du message au profit du désordre biologique. Comment demander dès lors ? C'est une question qu'on doit se poser. Comment les sujets modernes demandent ? Dans le Savoir du psychanalyste, il a cette phrase : « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ça n'est pas ça ». Il y a eu longtemps une première triade : demande, besoin, désir. Parce qu'il y a manque, il y a demande, mais la demande n'est jamais satisfaite, il y a un au-delà de la demande: la demande d'amour. Entre la satisfaction du côté du besoin et la satisfaction de la demande d'amour qui n'existe pas comme telle, eh bien il y a la dimension du désir. Il ya un manque à être et quand on demande quelque chose c'est donne moi de l'amour, la demande c'est une demande de satisfaction du besoin mais au-delà du besoin c'est surtout une demande de don d'amour. Ce que nous dit Lacan c'est que les choses de l'amour sont laissées de côté, et à la place de cette triade, demande-besoin-désir, une autre triade peut se substituer demande-offre-refus. On n'est plus dans le besoin, on est dans l'offre. On n'est plus du côté du désir, du manque, mais du côté du reçu, du trop. Les pathologies actuelles ça répond à un surmoi qui est plutôt du côté « jouis ! ». Par rapport à la première conception de la demande, cette seconde conception vise à faire de l'Autre ce dans quoi devrait se produire un effet de sens. A la place du manque-à-être on a un trop à avoir qui chercherait à trouver un sens auprès de l'Autre. Embarrassé de l'objet, le sujet s'adresse à l'Autre en lui demandant de donner sens à cette accumulation. Qu'est-ce que je vais faire de ça ?

Un petit détour par la demande de respect. Philippe Lacadée avait attiré notre attention là-dessus dans son livre *Le malentendu de l'enfant*, et je reprendrai aussi une phrase d'Eric Laurent : « nous sommes malades de l'objet a ». Notre culture propose à la place des idéaux un simple objet de consommation immédiatement accessible pour satisfaire sa pulsion et sa jouissance. C'est le droit au bonheur par l'objet. Le droit au bonheur est reconnu par l'O.M.S. Or, l'objet de consommation, offert pour tromper le manque-à-être, méconnaît ce manque-à-être qui existe toujours, fait de structure lié à l'inscription du sujet dans le langage. La civilisation méconnaît, veut méconnaître à tout prix cette discordance, veut la cimenter plutôt que la faire valoir comme quelque chose de particulier au sujet. L'objet adéquat n'existe pas et les objets de consommation viennent au-devant de la scène. L'idéal, qui pourrait traiter l'objet et le mettre à distance, ne fonctionne pas. Les idéaux servaient à ça, une certaine régulation du surmoi interdictif, une certaine régulation des modes de vie, des modes de jouissance. Il y a donc convergence de deux choses. La demande de respect est une demande adressée à l'Autre, de recevoir un voile, une chasuble narcissique, un habillage du corps, le corps comme objet pris dans sa dimension réelle. Et il y a le droit au bonheur qui impose d'avoir l'objet de consommation. Quand un jeune ne peut l'obtenir, il se sent non reconnu, non respecté et ça l'autorise à passer à l'acte. La demande de respect, révèle la place de l'adolescent moderne pris dans le malaise symptôme de la signification du fait du déclin de la fonction paternelle. Respecte moi, c'est : donne-moi un idéal, donne un sens à cette accumulation, mais en même temps la précarité sociale peut faire que le sujet n'a pas le sentiment de bénéficier de ce droit au bonheur, d'où, au fond, le passage à l'acte. La demande de respect est une tentative de l'adolescent pour conjurer l'impératif de jouir, Lacan disait la gourmandise du surmoi, et il y a une notation de Lacadée : « L'irrespect qu'ils affichent sert à voiler le défaut structural auquel ils se heurtent. » C'est dans le domaine sexuel en particulier. Dans le travail avec les adolescents, cette demande de respect, surtout à partir de la puberté, est une demande tout à fait cruciale. C'est une demande d'un idéal qui permettrait une certaine régulation.

Avec cette forclusion de la castration et cette ruine du sens par la science, la jouissance est rabattue sur le sujet et le fantasme est partout dans le réel. Il ne fonctionne pas dans le dessous, dans l'inconscient, il est partout dans le réel et prêt à réaliser, ce qui doit rendre compte sans doute de nombre d'actes dont on entend parler à la télévision. La jouissance se rabat sur le sujet. C'est une figuration du discours du capitaliste, dont Lacan s'est très peu servi, où l'on voit qu'il y a une inversion de \$ et de S1, et surtout, les flèches indiquent que le sujet n'est pas séparé de la jouissance. La jouissance vient se rabattre sur le sujet, ce qui est éminemment angoissant. Là, comme réponse à ce qui du noeud se défait.

Je vais vous parler du cheval de Troie. Si je me suis référé à la présentation de malades, c'est qu'elle est une rencontre et une conversation pour la première fois avec un sujet. Cette conversation est proposée au sujet par le service hospitalier parce qu'il y a quelque chose de problématique, qui fait énigme et on propose à un patient de rencontrer un psychanalyste dont la position est de ne rien savoir du tout de ce patient, ce qui met le patient dans la position d'être, si je puis dire, le maître de son discours. C'est un patient dont on disait dans le service : « il est dépressif » Est-il bipolaire, s'agit-il d'une psychose maniaco-dépressive ? C'est quelqu'un de très réservé sauf lors de conjonctures qui provoquent une hospitalisation. C'est un homme né en 47 qui me dit que depuis l'enfance « il fait des bêtises », et surtout, très vite, il me dit qu'il a fait des oreillons méningés lorsqu'il avait 15 ans. L'expression, très monolithique, va attirer mon attention. Sa mère se suicide deux-trois ans plus tard et sa première hospitalisation a lieu peu après. Il y aura d'autres hospitalisations, entre autres après le décès de son père quelques années plus tard. Ce sujet, hospitalisé un certain nombre de fois, pour une fois vient seul à l'hôpital. Depuis trois ans, les choses allaient bien pour lui, il était en clinique et non à l'hôpital, donc pour lui les choses n'allaient pas mal. Il vient de lui-même mais sous la pression de son entourage, car il harcèle une femme qui gardait un chenil où son chien est décédé. Il harcèle tellement cette femme que son entourage le menace d'hospitalisation, mais il y vient de lui-même. Il se décrit lui-même comme très, très en retrait. La rencontre avec une première femme qui aura, à son égard, des exigences sexuelles, est perçue par lui sur un mode érotomaniaque. Il ne voulait pas de relation sexuelle, mais elle l'a emmené chez un sexologue chez qui, à raison, il n'est pas retourné. A partir de ce

moment, lui, qui se tenait un peu hors sexe, à partir du moment où il rencontre la demande sexuelle de cette femme, cet homme va sortir de son inhibition sur le mode d'un cheval de Troie. Lorsque les Grecs faisaient le siège de Troie et ne parvenaient pas à prendre la ville, ils ont fait mine de partir et ont offert un grand cheval de bois qui est donc entré dans Troie. Ce cheval contenait des soldats grecs qui ont ouvert les portes à l'armée grecque et permis la prise de Troie. Si je parle de Troie, c'est que Lacan dans son compte rendu du séminaire L'acte psychanalytique Lacan parle de ces patients psychotiques inhibés, il illustre la manière dont le sujet psychotique peut sortir de son retrait et ce que peut être l'ironie du psychotique : « Il s'arrache à son retrait comme un cheval de Troie par où rentre dans la cité ce maître qu'est le psychotique » C'est une rentrée fracassante qui va contre l'Autre, c'est une attitude ironique qui vise l'Autre, et c'est une attitude extrême. Du côté de l'acte, c'est un peu paradigmatique de cette rentrée ironique du sujet psychotique dans le monde, sujet qui avance masqué et dont l'ironie peut être assez destructrice. C'était le cas de ce patient dit bipolaire et les antidépresseurs qui lui étaient donnés favorisaient le passage maniaque, et la question thérapeutique qui se posait à la fin était : « faut-il donner des anti-dépresseurs à un sujet comme ça? ».

Je vais vous dire simplement quelques mots d'un autre patient qui a raté son suicide. Ça n'est pas un patient qui a fait une tentative de suicide. Issu d'un milieu médical, il dit très vite que sa mère est décédée, elle s'est suicidée quand il avait cinq ans. De cinq à sept ans, il a été élevé par les grands parents maternels, lesquels venaient de perdre leur fille, mais avaient perdu deux ans auparavant leur fils. Ce sujet s'est trouvé dans la position, qu'il a prise aussi, d'être, pour ses grands parents qui l'inondaient de jouets, un substitut de ces deux enfants décédés. Il dit d'ailleurs « un enfant ça cède aux objets ». C'est un patient qui va devenir toxicomane. A l'âge de douze ans et demi, il fait un voyage en Angleterre où il va rencontrer la punktitude qu'il définit comme une contre-culture, une contre-culture dont le corrélat direct est la prise de toxiques. Et ce sera à 17 ans qu'il rencontre l'héroïne, et il sera héroïnomane pendant 17 ans. Il a fait toutes les institutions pour toxicomanes qu'on peut imaginer. Il parle avec une lucidité tout à fait étonnante de l'objet. Il est dans un court-circuit de l'Autre. C'est un choix qu'il a fait d'un court-circuit de la parole, et cette conversation de la présentation de malade va lui permettre d'aller plus loin qu'il ne va d'habitude selon ses dires. Ce sujet, à un moment donné, du fait des protocoles méthadone, va prendre des produits de substitution. Ça va lui procurer sur le plan social un certain nombre de bénéfices. Il va choisir, lui qui apparaît comme un intellectuel, un métier de maçon auquel il va se tenir, et en même temps sa vie n'a pas de sens. Ça le conduit à une tentative de suicide qui n'est pas une tentative d'ailleurs. Comme il le dit : « Comme le protocole suisse, qui permet de prendre de l'héroïne le matin et le soir un peu, et de la méthadone à midi, n'est pas accepté en France, et j'ai l'impression que ça ne viendra pas, devant le vide de ma vie, je me suis suicidé, mais j'ai raté mon suicide. » Cet homme est un sujet moderne qui est très réticent à sortir du service. Néanmoins, des entretiens avec son père permettent de lever une conviction qu'il s'était faite : sa mère ne s'était pas suicidée. Le père lui-même a une histoire assez complexe. C'est un sujet qui, peu à peu, mais c'est une construction assez fragile, dit : « alors il va falloir que je puisse faire mon deuil, et peut-être vais-je pouvoir me tourner du côté de la parole ». Il s'était tourné d'une manière extrêmement décidée vers une contre-culture, il était important de lui renvoyer que c'était une position subjective qu'il a prise à ce moment-là. Il est dans une hésitation. Son père avait assisté au séminaire de Lacan à Sainte-Anne, leurs amis étaient psychiatres, psychanalystes, etc. Pour ce sujet, tout ça c'est encore du semblant. Est-ce une position ironique, je n'en suis pas sûr. Il a une telle lucidité sur l'objet que jusqu'à présent il a refusé toute psychothérapie.

Je voudrais terminer sur la politique du symptôme comme issue. Le symptôme est la règle du sujet. J.-A. Miller, dans une conférence qu'il a faite à Fontevault, du côté d'Angers, définit le sujet comme la part de l'individu qui échappe à tout discours universel. Le sujet, comme le petit a, échappe à tout universel. Il y a des règles pour tout, des règles universelles, des discours qui permettent de réguler certaines choses transmises par la civilisation, les parents, etc. Néanmoins il y a de l'individu une part, le sujet, qui échappe à tout discours universel. C'est d'ailleurs en quoi le sujet fait toujours subversion : « tu me dis que je suis ceci, mais je ne suis pas que ceci, je suis aussi ça ». Puisque le sujet échappe à tout universel, comment va-t-il trouver sa règle, comment va-t-il réguler ses pulsions, ses modes de jouissance, son rapport à ce qui est hors signifiant, son

rapport au sexuel. Il n'y a pas de rapport sexuel, il y a un trou dans le réel, il y aura toujours un trou dans le réel que la science ne parviendra pas à résorber. Comment le sujet va-t-il inventer la règle qui permet de répondre à cela. Il a à trouver sa règle dans le symptôme. Cette conférence de J.-A. Miller s'intitule d'ailleurs « La signature du symptôme ». Dans une institution où je travaille il y avait un débat dans l'institution sur le cadre, quelle règle pour les sujets. Alexandre Stevens, que j'avais invité, les manches retroussées, tape du poing sur la table et dit : « Une règle par sujet ! »